

QUASI UN ACCIDENT DE CHEMIN DE FER.

(PAR L'HONORABLE J. ROYAL)

Les Trembles, près Montréal,
ce 23 mai 1892.

Ma bien chère Antoinette,

J'ai promis de t'écrire lorsque mon mariage serait décidé. Il l'est depuis hier soir. Le contrat en a été fait et passé par devant maître N., notaire, son confrère qui est un autre notaire, et toute ma famille. Le bonheur se lisait sur la noble figure de Jules, mon fiancé ; et moi aussi j'étais heureuse, heureuse de mon amour, fière du sien, heureuse de la joie qui éclatait autour de moi et de toute cette affection qui m'enveloppait comme d'une chaude atmosphère. S'il fait bon d'aimer, n'est-ce pas meilleur de se sentir aimée ?

Le croiras-tu, cependant ; j'ai été à un doigt de faire retarder indéfiniment ce mariage, et de renvoyer aux calendes grecques la signature du contrat, du moins avec Jules.

— Avec Jules, me dis-tu ?

— Oui, ma chère, avec le même Jules.

Imagine-toi que j'ai cessé de l'aimer pendant toute une demi-journée, et que si..... Mais c'est une histoire que je vais te raconter ; tu verras à quel terrible danger j'ai échappé, et de quel triste roman j'ai failli être l'héroïne ou la victime.

Tu te souviens, sans doute, de mon départ de Toronto, il y a déjà trois mois. Sœur Marie, toi, Emma et Nellie m'aviez accompagnée à la gare, et si le domestique du couvent n'avait eu l'esprit de porter mes innombrables petits bagages dans la voiture du train, je crois que je ne serais pas encore partie. On avait tant de choses à se dire ; on avait peur d'oublier un détail ; et puis il fallait s'embrasser une dernière fois : bref, toi qui es toujours si raisonnable, tu m'as poussée dans le train au moment où la lourde machine s'ébranlait, et je vous ai toutes aperçues un instant, le dernier, à travers un voile de larmes. Il était huit heures du matin. Quand j'entrai dans le Pullman pour aller prendre mon siège, tous les voyageurs étaient déjà assis et occupés à s'installer. Aucun ne me parut avoir l'air triste : évidemment personne autre que moi ne venait de faire ses adieux au couvent. Le nègre du wagon me montra l'endroit où mes bagages formaient un assez respectable monticule ; moi aussi je me mis à m'installer, pendant que le train traversait les rues de la ville au milieu d'un bruit assourdissant de ferraille, de vapeur, de cloche et de cris d'enfants. Enfin, je m'assieds à mon aise, entourée de mes paquets comme d'un mur de place forte, et je tirai un livre, non pas tant pour lire que pour me donner une contenance. Mon cœur et ma tête étaient en ébullition, je n'avais que faire de chercher à me distraire. Les bons et doux souvenirs du pensionnat, les amies